



HAL
open science

La recherche enseignée : sens et finalités, le cas de la recherche sur la violence des supporters

Dominique Bodin

► **To cite this version:**

Dominique Bodin. La recherche enseignée : sens et finalités, le cas de la recherche sur la violence des supporters. Travaux & documents, 2001, La recherche en éducation et formation : quelques travaux, 14, pp.44-71. hal-02178600

HAL Id: hal-02178600

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02178600>

Submitted on 2 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La recherche enseignée : sens et finalités, le cas de la recherche sur la violence des supporters

DOMINIQUE BODIN¹

Notre propos n'est pas de développer les diverses acceptions que peut recouvrir la formule de « recherches enseignées ». Mais, confronté à l'enseignement fondé sur les résultats de notre propre recherche, dans le cadre d'un cours en licence STAPS dont l'intitulé est « sport, violences et conduites agressives », nous nous sommes interrogé, à la suite du colloque franco-québécois sur les recherches enseignées en espaces francophones, sur le sens et les finalités de cette forme d'enseignement ainsi que sur les connaissances et les savoirs que nous souhaitions convoquer et solliciter à travers ce cours.

DE L'UTILITÉ DE LA RECHERCHE ENSEIGNÉE

L'enseignant ne peut bien évidemment pas toujours lier ses enseignements et ses recherches en cours. Les deux sont parfois inconciliables. Il intervient de surcroît très souvent dans des domaines distincts de ses préoccupations actuelles de recherche. Il y a donc quelquefois rupture entre enseignement et recherche. Rupture soulignée par les étudiants « qui perçoivent par trop souvent les professeurs comme de simples dispensateurs de connaissances » (J.-P. MARTINEZ, 1998, p. 100).

Les étudiants soulignent d'autant plus volontiers cette rupture qu'ils perçoivent trop souvent l'enseignant comme un dispensateur de connaissances conçues, élaborées ou produites par d'autres. Ces « autres » étant restreints très fréquemment aux fondateurs du champ scientifique dans lequel ils interviennent.

1. Maître de Conférences en STAPS, Université de Rennes 2.

Le décalage est donc important. En France le statut d'enseignant à l'université comporte une multitude de rôles dont les plus évidents sont l'enseignement et la recherche. Il y a pour l'enseignant un devoir ou une obligation de rendre compte de ses travaux et de faire de la recherche une connaissance actuelle, actualisée et contextualisée de courants de pensée dont l'origine peut effectivement remonter aux précurseurs du champ scientifique. Mais, l'enseignant ne doit pas et ne peut pas être celui qui dispense uniquement un savoir qui serait semble-t-il définitivement élaboré et culturellement partagé.

Il n'est cependant pas dans notre propos de remettre en cause la pertinence de l'enseignement des travaux des chercheurs et des savants qui ont ponctué l'évolution d'un champ scientifique. L'histoire et l'épistémologie des sciences doivent en effet aider l'étudiant à comprendre, au sens herméneutique du terme, le contexte, l'évolution et les interactions qui ont conduit à l'élaboration ou à la modification d'un champ scientifique spécifié et des concepts utilisés dans ce dernier.

Mais, l'enseignement par l'enseignant de sa propre recherche ou de ses préoccupations de recherche est tout simplement la démarche la plus à même d'explicitier la manière dont on peut réinterroger, réinterpréter, réfuter, compléter ou modifier des concepts anciens sur des sujets plus actuels qui peuvent parfois toucher de très près les étudiants.

L'étudiant que nous étions il n'y a pas si longtemps a tendance à considérer que « la formation de l'esprit scientifique » (G. BACHELARD, 1938), ou encore la formation à l'esprit scientifique, passe par la pratique des recherches enseignées. Si un des objectifs de l'enseignement est l'acquisition par les étudiants de savoirs, un autre est celui d'obtenir des compétences scientifiques. C'est-à-dire pour nous la capacité à comprendre, maîtriser et expliciter la manière dont s'est construit un résultat, compréhension nécessairement et vraisemblablement préalable à la capacité à mettre en œuvre une démarche de recherche.

Lorsque l'on enseigne la « science faite » par les autres il s'agit d'une reconstruction a posteriori d'une démarche de recherche et de ses résultats avec bien souvent des a priori.

L'enseignant qui présente sa propre recherche, outre le fait de dispenser des connaissances, offre, à notre sens, aux étudiants la possibilité d'accéder à « la recherche en train de se faire » (B. LATOUR, 1989), en leur permettant d'apprécier les choix épistémologiques et

méthodologiques qui induisent le discours, d'observer les « tâtonnements » réflexifs qui ont prévalu à la recherche, de prendre en compte les écueils et les problèmes qui ont modifié ce travail et, enfin d'avoir « une approche critique des propositions scientifiques et des discours politiques et sociaux qui s'en inspirent » (A. JEANNEL, 1998, p. 29).

Car, force nous est de reconnaître et de constater que les discours scientifiques s'inscrivent – presque – toujours dans un contexte politique, économique et social particulier. Ils sont le produit de chercheurs, ou d'équipes de recherches, qui ne sont en aucun cas dénués d'un marquage politique, idéologique² et social.

Autre point d'achoppement, la publication des travaux de recherche, nécessaire par exemple en France pour être qualifiable aux fonctions de Maître de conférences, qui passe trop souvent par une « normalisation » des contenus de recherche mais également des comptes-rendus de celle-ci sous peine d'être écarté du « monde scientifique ». Pour S. MOSCOVICI,

« Chacune — les sciences — renforce ses critères de reconnaissance, exerce une pression plus conformisante sur les jeunes chercheurs ou sur les étudiants. Les congrès, les conférences et les revues sont marqués par un esprit de corps — ou corporatif — extraordinaire. Il ne suffit plus aujourd'hui à un jeune d'avoir passé une thèse. Il lui faut encore avoir publié dans des revues gouvernées par un comité de lecture. On sait comment cela se passe : un article ne peut y être publié que s'il est conforme à certaines règles de pensée et d'écriture, voire conformiste. Ce qui fait, d'une part, que la thèse d'université est en un sens dévaluée et, d'autre part, que les revues, ces machines de la plus haute uniformisation professionnelle qui soit, exercent un pouvoir décisif » (1998, p. 28).

C'est dans cette dialectique que nous avons cherché à organiser notre intervention sur les violences et les conduites agressives à travers l'exemple de la violence des supporters de Football, en insistant plus particulièrement à partir de l'étude des travaux antérieurs, sur l'analyse des conditions de production des discours et des théories. Notre but était de montrer aux étudiants comment notre recherche s'était construite à partir de cette observation mais comment elle trouvait également ses limites à travers les choix épistémologiques et méthodologiques mis en œuvre.

2. Nous utilisons la définition donnée par R. BOUDON au concept d'idéologie à savoir une « doctrine reposant sur une argumentation scientifique et dotée d'une crédibilité excessive ou non fondée » (1986, p. 52), et tentons de mettre ainsi en exergue que certains travaux reposent parfois sur des « jugements de valeurs » (*op. cit.*, p. 47-49) et une « idéologie » plutôt que sur des faits réels.

HISTOIRE DES VIOLENCES ASSOCIÉES AUX FOULES SPORTIVES

Sans développer dans le détail ce chapitre, que nous avons amplement décrit par ailleurs, nous pouvons dire de manière succincte que dans les représentations sociales les hooligans sont anglais, jeunes, sportivement incultes, issus des classes défavorisées et délinquants. Pourtant la violence des spectateurs, dans les différentes formes qu'elle peut prendre (symbolique, verbale, envahissements de terrains, rixes, émeutes, homicides...), n'est pas à contrario des représentations sociales et collectives un phénomène actuel de société identifiable et assimilable aux problèmes des banlieues et des cités réputées sensibles.

Les manifestations violentes et passionnelles des spectateurs lors des rencontres sportives sont aussi anciennes que les jeux et les sports, universelles et elles ne sont pas propres à une culture, une époque et un lieu déterminé. On en retrouve des traces dans le chant VIII de l'Odyssee, dans l'histoire du sport dans la Rome Antique (J.-P. THUILLIER, 1996), dans les interdits que l'église exerçait sur les jeux à l'époque médiévale (F. MENDIAGUE, 1993), dans l'histoire du Calcio Fiorentino du 16^e siècle (H. BREDEKAMP, 1998) mais également dans le football écossais en 1899 lors des émeutes de Cappielow (N. L. TRANTER, 1995)...

Tous les chercheurs s'accordent à dater l'apparition du hooliganisme au début des années 60. Le hooliganisme marque le passage d'une violence ritualisée et dionysiaque, relative à la logique du jeu et aux antagonismes qu'il suscite, à une violence préméditée et organisée. Cette définition ou cette conception est très proche de celle du crime organisée énoncée par R. DUFOUR-GOMPERS (1992).

Dans les années 60-70, le hooliganisme est envisagé comme la conséquence de la modification de l'espace social des stades au début des années 60, avec l'apparition de nouveaux publics, plus hétérogènes, voire moins connaisseurs. Le football n'est plus alors une question de valeurs, ou un sport de classe³, il devient aussi un spectacle. La modification sociologique du public et l'occupation des

3. L'image traditionnellement associée au football est celui d'un « sport populaire » avec toutes les déclinaisons que nous pouvons donner à ce terme. Notre but n'étant pas de faire une sociologie des pratiques sportives, nous renvoyons le lecteur aux ouvrages de P. BOURDIEU (1984), de P. IRLINGER et *nl.* (1988), ou encore aux travaux sur la distribution sociale des pratiques de C. POCIELLO (1981, 1995).

« ends »⁴ par un public juvénile résulte de l'autonomisation de la jeunesse à partir des années 60 concomitante avec l'apparition de « sous-cultures »⁵ adolescentes : « rough », « teddy boys », « skin-heads », « punks »... Le football n'est plus une « consommation familiale », le stade n'est plus un lieu où l'on vient en famille et sous contrôle parental. L'autonomisation de la jeunesse a permis le regroupement et l'investissement des « ends », places les moins chères du stade, par un public plus jeune, lui aussi issu des classes populaires. Cet accaparement du stade par les jeunes supporters, avec l'introduction de leurs « sous-cultures », l'apport de rites, d'habitudes et de motivations distincts de ceux des adultes, participe à l'apparition du hooliganisme en créant une nouvelle forme de soutien à l'équipe plus actif, plus engagé et plus incondicional (I. TAYLOR 1971, 1973 ; J. HARRINGTON 1968 ; J. CLARCKE 1973).

Le contexte socio-économique et la déstructuration de la classe ouvrière anglaise à partir des années 70 marquent une nouvelle étape dans l'interprétation des phénomènes hooligans. Le hooliganisme est alors assimilé à un phénomène de classe (I. TAYLOR 1971, 1982 ; J. CLARCKE 1978 ; E. TRIVIZAS 1980 ; W. VEUGELERS 1981). Ces travaux rejoignent ceux de L. COSER (1956 et 1967) relatifs au conflit social : la violence serait une révolte face à une situation sociale précaire, un défaut d'intégration sociale, mettant ainsi en évidence le dysfonctionnement de la société anglo-saxonne.

La fin des années 70 est marquée par les travaux de N. ELLIAS et E. DUNNING (1986). Le hooliganisme trouve pour eux sens dans le « procès de civilisation » et serait le fait des classes sociales les moins avancées dans ce processus.

Le Heysel et son hypermédiatisation engendreront une multiplication, une diversification et un développement des recherches dans d'autres pays ainsi que la mise en œuvre d'une législation et d'une réglementation internationale.

Jusqu'en 1985, les travaux antérieurs sont essentiellement anglo-saxons. En s'exportant en Belgique, notamment lors de cette

4. Les stades anglo-saxons étant rectangulaires les « ends » représentent l'extrémité des stades, c'est-à-dire l'équivalent dans nos stades qui ont une forme annulaire des « virages ».

5. Le terme de « sous-cultures » regroupe la définition traditionnellement retenue « pour caractériser les systèmes de valeurs propres à des sous-groupes » (R. BOUDON et F. BOURICAUD, 1982, p. 143), mode de vie, interactions... mais aussi ce qui est communément appelé aujourd'hui les « contre-cultures », c'est-à-dire, une culture réactive aux systèmes de valeurs que l'on pourrait qualifier de dominants.

finale de coupe d'Europe, le hooliganisme n'est plus insulaire, il va « contaminer » par mimétisme, mais également par la « promotion » médiatique qui lui est faite, le football européen. Les médias entraîneront par la couverture de l'événement une « panique morale », au niveau international, similaire à celle qu'ils avaient suscitée quelques années auparavant en Angleterre en créant la « thugs league » ou « ligue des voyous » qui consistait à classer les supporters selon leur dangerosité. Si les médias ne sont pas la cause du hooliganisme, ils en sont néanmoins un élément amplificateur, multiplicateur et catalyseur de celui-ci comme le montrent bien souvent les travaux relatifs à l'influence des médias sur les comportements violents.⁶ Nous assistons alors à une extension du hooliganisme au niveau européen et à une diversification des études. Les travaux porteront à partir de cette période d'une part, sur les processus d'apprentissage de la violence – par mimétisme, conformité aux normes des groupes, recherche d'un statut au sein du groupe, concurrence entre groupes, faisant du hooliganisme une sous-culture du supportérisme – et d'autre part, sur la recherche d'une identité et d'un prestige social de la part des hooligans à rattacher à leur désir de participation au spectacle (M. ZIMMERMAN, 1987 ; G. ARMSTRONG et al. 1991 ; P. MATHIAS, 1991 ; B. ZANI et E. KIRCHLER 1991 ; K. VAN LIMBERGEN et al. 1992, R. GIULIANOTTI, 1995). A. EHRENBURG (1991) parle ainsi de la recherche de « visibilité sociale » et de la « rage de paraître » qui distinguent les supporters des hooligans. Ces derniers issus pour leur plus grand nombre des classes sociales défavorisées, recherchaient une existence, une identité et une reconnaissance à travers les démonstrations spectaculaires de force et de violence dont ils font preuve dans ou à proximité des stades.

DES ÉTUDES SITUÉES, CONTEXTUALISÉES ET CRITICABLES

Un premier constat s'impose. Si de très nombreux travaux existent sur le sujet, un grand nombre d'entre eux ne sont en fait que des synthèses des travaux précédents. Le choix d'observer les travaux relatifs au hooliganisme dans une dynamique socio-historique afin de retrouver la genèse du phénomène et la construction sociale dont il a fait l'objet nous a permis en fait de faire abstraction de ces nombreuses synthèses et reprises. En effet, si

6. Lire notamment à ce sujet : *Médias et violences*, Les cahiers de la sécurité intérieure, 20 – 2^e trimestre 1995.

beaucoup discourent sur un sujet porteur ou d'actualité, qui leur assure également une certaine visibilité sociale, il s'agit bien souvent d'un discours psychologisant, moralisateur ou politique sur un objet scientifique qu'ils n'ont jamais investi physiquement.

L'étude de ces travaux nous amène ainsi à formuler quelques remarques de fond

Tout d'abord ils sont consacrés exclusivement aux supporters de football et dans la grande majorité des cas au football anglo-saxon.

A aucun moment les recherches ne tentent de répondre à la question de savoir pourquoi le football est, ou tout au moins semble être, le seul sport touché par ces phénomènes de violence. Tout se passe en fait comme si le football était à l'évidence le seul à attirer un public jeune, exclu socialement, délinquant, et par voie de conséquence violent.

Les études relatives aux effets du spectacle sportif sont quasi inexistantes. En distinguant la violence spontanée de la violence préméditée, et en associant cette dernière à la définition couramment utilisée pour caractériser le hooliganisme, les sociologues ont éliminé de leurs analyses les facteurs liés au jeu, au comportement des joueurs, à l'arbitrage, aux résultats, ou encore à la consommation excessive d'alcool. Ces explications sont considérées comme contributives mais non comme une cause possible des incidents violents.

Aucune recherche ne porte sur l'incertitude liée au résultat et les effets qui pourraient en résulter sur des supporters passionnés et partisans. Pour R. THOM (1980), en vertu du « principe de la contagiosité des catastrophes », l'incertitude peut cependant entraîner le conflit. La tendance naturelle des individus qui regardent un conflit, éventuellement ritualisé sous la forme d'une rencontre sportive, est l'identification à l'un des protagonistes. Tous s'identifient cependant au gagnant. En faisant un parallèle avec le théâtre, R. THOM précise que

« tant qu'il y a dans l'intrigue une situation réversible, on est dans le domaine du comique. [...] Par contre, dès qu'apparaissent les issues irréversibles, le comique vire au tragique [...] » (*op. cit.* p. 310).

Le passage du réversible à l'irréversible, du comique au tragique pourrait expliquer en partie du moins le recours à la violence de la part des supporters. Seuls M. DUNAND (1987) puis J.P. LEYENS et B. RIME (1988) dans des études psychologiques expérimentales se sont intéressés, dans le cas du hooliganisme, à l'effet instigateur de

comportements agressifs que pouvait avoir la vision de spectacles violents. Les récents travaux de P. CLANCHE (1998) sur la nature « instable » du football ouvrent des pistes intéressantes sur la genèse des comportements passionnels en fonction de la nature et des incertitudes du jeu.

Il existe à l'inverse une « surdétermination sociale » du phénomène. Les études sont dans la quasi totalité des cas des études sociologiques, psychosociologiques ou criminologiques qui utilisent une démarche causale en recherchant des facteurs explicatifs dans un but d'éradication. Ces recherches font appel essentiellement aux théories causales utilisées par la sociologie de la déviance : prédispositions psychologiques des individus, déterminisme social, influence du milieu sur l'apprentissage de la délinquance, défaut d'intégration sociale, multiplication des tentations, défaut de la structure sociale, inégalité socio-économique, remise en cause de l'ordre social... Mais, cette approche ne prend pas en compte le fait que « les groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance » (H.S. BECKER, 1963, p. 32) et ne rend absolument pas compte de la dynamique des interactions qui peuvent engendrer la violence. Ces théories ne font que conforter les caractéristiques connues de la criminalité depuis les années 1850 : la délinquance est masculine, juvénile, urbaine et le fait des plus démunis.

Ces travaux sont économiquement, politiquement et socialement contextualisés dans l'Angleterre thatchérienne et s'inscrivent pour la plupart dans le courant de pensée traditionnel de la sociologie anglo-saxonne

« Les années 60 et le début des années 70 sont d'abord dominés par une « sociologie du soupçon », sociologie qui traduit avant tout l'épuisement de l'élan moderniste d'après-guerre. [...] En Angleterre, les sociologues (re)nouent avec WEBER et MARX sur des thèmes également révélateurs : les conflits sociaux [...], les inégalités [...] ou encore l'embourgeoisement de la classe ouvrière [...] » (M. LALLEMENT, 1993, p. 50-51).

Dans ce courant de pensée, le recours à la violence, par la conjugaison de la crise économique, de la diminution des processus d'intégration sociale et de la dualisation sans cesse croissante de la société anglo-saxonne des années 60 à 80, est interprété comme un moyen pour les exclus de transformer l'inégalité en réussite sociale et l'exclusion en reconnaissance sociale. La violence possède alors un

statut politique, de lutte des classes, que le football populaire a pu métaphoriser. Les explications fournies appartiennent à l'idéologie.

Au début des années 80, les travaux anglo-saxons s'orientent davantage, sous l'impulsion de N. ELIAS, vers une interprétation culturaliste des faits. Mais, interpréter la violence comme étant le fait de personnes membres de la « *rough working class* » moins civilisées », ou moins avancées dans le processus de civilisation dénote tout à la fois un profond mépris de la classe ouvrière et le caractère évolutionniste de cette théorie. Se comporterait t-on de manière nécessairement plus violente lorsque l'on est ouvrier que lorsque l'on appartient à l'intelligentsia ou aux classes supérieures ? Les travaux sur l'éducation des enfants aux siècles précédents ou sur la violence conjugale sont là pour infirmer cette théorie. Certes, il s'agit peut être de violences plus feutrées et moins visibles qui ne viennent pas troubler « l'ordre public » mais qui sont néanmoins exercées par des individus qui ne se situent pas nécessairement en bas de l'échelle sociale.

UNE CONSTRUCTION IDÉOLOGISÉE ?

Mais, au delà du simple contexte de production de ces théories il est indispensable de s'interroger sur l'origine des statistiques qui ont prévalu à ces interprétations.

La catégorisation sociale mise en évidence dans les études et travaux antérieurs ainsi que l'attribution causale donnée aux facteurs socio-économiques, reposent dans la majeure partie des cas sur des statistiques officielles « englobantes » ou « tronquées » qui seront reprises à leur compte, sans regard critique et distancié, par bon nombre d'auteurs dans un « philosophé » ou un « idéologisé » de l'objet.

Ainsi, le fichier établi par le NCIS⁷ répertoriait en 1991 approximativement 6 000 individus assimilés à des hooligans. 4 000 d'entre eux appartenaient à ce fichier pour détention ou usage de stupéfiants, ivresse sur la voie publique ou dans les stades, revente de tickets au marché noir... c'est-à-dire pour des faits bien évidemment répréhensibles, mais non violents et n'ayant rien à voir avec le vandalisme des supporters regroupés sous le vocable de hooliganisme (ARMSTRONG et HOBBS, 1994). Tout se passe en fait comme si l'objet scientifique était indéfini.

7. National Criminal Intelligence Service : cellule chargée en Grande-Bretagne de répertorier les hooligans et d'établir les statistiques.

Si nous prenons en considération trois recherches qui ont donné lieu à maintes citations : J. HARRINGTON (1968)⁸, E. TRIVIZAS (1980)⁹, K. VAN LIMBERGEN (1988)¹⁰, force est de constater que celles-ci sont exclusivement fondées sur l'analyse des statistiques policières et judiciaires qui ne prennent en compte que les hooligans arrêtés ou condamnés. Ce constat ne remet bien évidemment pas en cause la véracité statistique, ni même le bien fondé de ces études en tant que démarche scientifique, mais fixe les limites imposées à leur utilisation et à leur interprétation, car ces chiffres officiels ne représentent qu'une portion congrue des contrevenants : ceux pour qui le processus pénal est allé le plus loin et dont l'affaire n'a pas donné lieu à un classement officieux ou sans suite.

DES STATISTIQUES INCOMPLÈTES

E. CHALUMEAU et R. PORCHER (1991) ayant montré que l'élaboration des statistiques criminelles en Angleterre et en France était voisine, « unité de compte de même nature, procédures de traitement similaires... » (p. 146), nous nous rapprocherons afin d'illustrer nos propos des travaux de P. ROBERT et *al.* (1994) sur l'analyse des « comptes du crime » en France. Ces derniers ont établi qu'un certain nombre de faits échappent aux statistiques criminelles :

Tout d'abord, certains « ne figurent pas dans la statistique pénale parce qu'ils ne sont pas destinés à être transmis à la justice et ne font pas l'objet de procès-verbal » (p. 33). Il s'agit par exemple du cas des mineurs qui ne font l'objet que d'une simple admonestation.

D'autres sont enregistrés par des administrations distinctes ou imputés sur des chapitres divers. Ainsi, avant la proposition de loi du 25 février 1998, qui prévoit en outre une extension géographique en matière d'application de la loi Alliot-Marie¹¹, les dégradations

-
8. Dans une étude portant sur 497 supporters condamnés pour hooliganisme, il a constaté que 41,4% d'entre eux étaient des ouvriers non qualifiés, 22,5% des ouvriers « mi-qualifiés » et 10% des ouvriers qualifiés.
 9. Sur 520 supporters condamnés pour hooliganisme, 68,1% étaient des ouvriers, 12% des chômeurs, 10 des élèves et des étudiants et 6,1% des « cols blancs ».
 10. 70% des hooligans belges appartiennent à la classe ouvrière, la moitié d'entre eux se trouvant au chômage, 16% sont étudiants, 6% sont employés, 3% miliciens et 1% des travailleurs indépendants.
 11. Loi n° 93-1282 du 6 décembre 1993 relative « à la sécurité des manifestations sportives » dite loi « Alliot-Marie » du nom du ministre de la Jeunesse et des Sports qui a présidé à son élaboration.

occasionnées par des supporters en dehors du périmètre de sécurité n'étaient pas prises en compte comme hooliganisme. Nous prendrons deux exemples : premièrement, la dégradation des trains, qui, en-dehors de toute constatation des faits et d'établissement de la preuve formelle des personnes ayant commis ceux-ci, étaient enregistrés par la SNCF au titre du vandalisme échappant ainsi aux statistiques policières, deuxièmement les exactions commises sur la voie publique étaient répertoriées au chapitre « destructions et dégradations de biens » au titre des crimes et délits constatés par l'ensemble des services.

Enfin, sur la base des comptes disponibles pour 1991, 9 affaires sur 10 bénéficient d'un « classement sans suite »¹², 1 sur 10 donne lieu à condamnation et 25% seulement de celles-ci à emprisonnement ferme (P. ROBERT et al., *op. cit.*, p. 97).

Il est clair que l'utilisation des données officielles ne répond pas distinctement à la question de savoir qui commet les infractions et qui plus est pourquoi. L'analyse statistique doit avoir pour fonction essentielle une critique objective des idées reçues et à l'instar de R. BOUDON (1991), nous pensons qu'elles « sont un contrepoids nécessaire à l'idéologie » (p. 8). Nous ne clamons donc pas que les résultats avancés sont faux ou même dénués d'intérêt. Mais ils ne sont que le reflet des hooligans appréhendés et devraient faire l'objet lors des réutilisations multiples de précautions langagières adéquates : « sur la base des personnes interpellées, et compte tenu des éléments constitutifs des statistiques policières et judiciaires, les hooligans semblent appartenir... ». Tout se passe dans nombre d'études comme si les résultats statistiques utilisés étaient certains et dénués de toute discussion et contestation possible.

L'ABSENCE DE TRAITEMENT DE LA « SINGULARITÉ »

Second problème posé par l'interprétation de ces chiffres : les supporters incriminés ne sont cependant pas tous membres des classes populaires ou exclus socialement ! La catégorisation sociale est donc totalement discriminante puisque sur la base des données que nous venons de critiquer, les différents auteurs ne prennent pas en compte et ne commentent pas les reliquats : 26,1% dans l'étude de

12. Pour P. ROBERT et al. (*op. cit.*) les « classements sans suite » marquent l'absence d'élucidation des affaires, la « régulation » des flux par les parquets en éliminant les affaires douteuses ou incertaines mais, elles traduisent également les priorités policières.

J. HARRINGTON, 3,8% dans celle de E. TRIVIZAS, et 4% pour les travaux de K. VAN LIMBERGEN, pas plus qu'ils n'expliquent la présence des étudiants qui représentent respectivement 10 et 16% des hooligans de ces deux dernières études.

Un certain nombre d'hypothèses ont cependant été émises par E. DUNNING et *al.* (1989) quant à la participation de ce que l'on pourrait appeler les « minorités violentes » : ces supporters pourraient être originaires de la classe ouvrière et suite à une mobilité sociale ascendante feraient aujourd'hui partie des classes moyennes ; les jeunes et les étudiants, quant à eux, seraient attirés par une idéologie politique d'extrême droite ou par l'exercice de la violence, mais ces supputations n'ont fait l'objet d'aucun travail ultérieur.

Les analyses suivent une logique descriptive. En assimilant hooliganisme et classes sociales défavorisées, les exactions commises sont interprétées comme étant le produit d'une sous-culture de classe, une réponse à la violence sociale subie, et une partie intégrante de l'« habitus » de cette classe sociale. Cette démarche ne tente donc pas de répondre à la question de savoir pourquoi des individus socialement distincts commettent des actes violents, ni même comment des « jeunes possédant une assise sociale réelle peuvent présenter des comportements délinquants un jour privilégié par semaine » (M. COMERON, 1992, p. 848).

C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre, entre autres choses, la querelle méthodologique et théorique, qui a opposé au début des années 90 E. DUNNING, P. MURPHY, sociologues à l'université de Leicester, à G. ARMSTRONG et R. HARRIS qui préconisaient pour leur part une approche anthropologique et ethnologique du hooliganisme. Pour ces derniers, l'étude du hooliganisme doit prendre en compte la dynamique inter et intra relationnelle des différents groupes de supporters.

L'ABSENCE DE RÉFÉRENCE À LA POPULATION MÈRE

Les études ne font également aucune référence aux CSP¹³ des spectateurs et des supporters. Ce qui pose un problème statistique simple : pour démontrer la corrélation entre CSP et comportement violent, il faut savoir si les hooligans sont « sur », « sous », ou simplement représentatifs en terme de CSP de leur catégorie communautaire d'appartenance. Encore que celle-ci puisse être

13. CSP : Catégories socioprofessionnelles devenues depuis 1983 PCS : Professions et Catégories Socioprofessionnelles.

sujette à caution. En effet, doit-on prendre en compte les chiffres concernant la population locale, l'intégralité des spectateurs des stades ou bien encore, se limiter aux « supporters ». L'appartenance aux populations socio-économiquement défavorisées, pour devenir un facteur explicatif du hooliganisme, doit nécessairement être sur-représentée chez les personnes interpellées. A défaut, la détermination sociale ne serait pas validée par les chiffres, et les statistiques ne seraient en fait qu'une tautologie, une redondance de la population mère.

L'utilisation de ces statistiques vient renforcer une lecture et une analyse idéologisée du problème hooligan. La détermination sociale mise en évidence, qui est à notre sens « surdéterminée », naturalise et sociologise la violence des supporters : ils sont jeunes, pauvres et forcément violents. La violence est considérée comme un état de nature, partie intégrante de « l'homme animal », comme un élément de son capital culturel et comme une réaction sociale au système dominant.

Cette approche pose cependant un problème simple : celui de la négation de toute logique des acteurs en présence. Le hooliganisme est trop souvent considéré comme un tropisme alors que « la violence n'est pas innée chez l'homme, malgré la réalité des décharges d'adrénaline qui induisent certes une agressivité mais qui peut être maîtrisée. Elle est toujours construite, en fonction de besoins, désirs, passions et aussi rêves et folies meurtrières de gouvernants. Elle s'acquiert par l'éducation » (F. HERITIER, 1996, p.31-32). La violence est le produit d'un apprentissage et non d'un quelconque déterminisme social.

Une part de détermination sociale est acceptable dans l'explication du hooliganisme, mais il convient de distinguer facteur et corrélation. On ne peut pas dire comme semblent le montrer ces différents travaux que tous les hooligans sont des ouvriers anglais, pas plus qu'il nous est possible d'affirmer que tous les ouvriers anglais sont des hooligans. Une lecture « surdéterminée » du hooliganisme exclue par là-même les autres analyses qui pourraient venir éclairer ce phénomène. Dans cette optique, le supporter n'est pas maître de ses actes, mais bel et bien prisonnier de ses rôles et de son habitus, lui déniaient ainsi toute autonomie d'action et de rationalité.¹⁴

14. ¹Nous employons ici le terme de rationalité dans le sens défini par H.A. SIMON et utilisé par M. CROZIER et E. FRIEDBERG (1977) : l'acteur possède une

Les études sur le hooliganisme, en ne retenant que la définition de celui-ci utilisée dans le langage courant, et en posant le problème sous l'angle du déterminisme social et de la « désorganisation sociale » au sens de F. THRASHER (1927), ne restituent pas la dynamique d'apparition de ce phénomène. De notre point de vue, la prise en compte du concept de déviance comme contournement des normes et l'« étiquetage » des déviants est seule capable d'appréhender les logiques communautaires des supporters, l'histoire des relations inter et intra groupales, et les rapports au système sportif.

A nos yeux le hooliganisme est bien évidemment un acte de violence mais qui possède une dynamique sociale et temporelle, à l'instar de la délinquance, et qui peut conduire les supporters de la réalisation de petits actes futiles et simplement incivils à la réalisation d'actes violents prémédités.

LA MISE EN ŒUVRE D'UNE RECHERCHE COMPARATIVE ET D'UNE APPROCHE COMPRÉHENSIVE DES PHÉNOMÈNES DE VIOLENCES DES SUPPORTERS

En intitulant notre recherche « SPORTS ET VIOLENCES », nous avons implicitement et délibérément opté pour le caractère polysémique de la violence des supporters. La violence est multiple tant dans ses formes que dans ses causes et elle n'est pas le seul fait de personnes exclues socialement.

L'analyse des statistiques existantes a permis de mettre en évidence que des individus, ayant une assise sociale correcte, s'adonnaient au hooliganisme. Le point commun est donc un comportement déviant ou violent et non pas l'appartenance à une classe sociale défavorisée.

L'exemple des supporters du PSG installés dans la tribune Boulogne au parc des Princes vient appuyer cette remarque. P. MIGNON note que les meneurs parisiens ne sont pas des exclus sociaux, il note par exemple la présence

d'« un groupe de supporters essentiellement composé d'étudiants en droit parisiens... les fondateurs du Kop de Boulogne, notamment les skinheads, sont originaires des classes supérieures (familles d'avocats ou de cadres supérieurs) » (1993, p. 146).

rationalité qui est cependant limitée, située et contextualisée. « L'homme n'est pas un animal qui cherche l'optimisation mais, la satisfaction » (p. 321), il effectue donc un raisonnement stratégique qui vise à la réalisation optimale de ses désirs pour un coût d'opportunité moindre.

Les études belges et anglo-saxonnes ont également éludé la question de la proximité spatiale des clubs anglo-saxons, contiguïté susceptibles cependant de générer une rivalité et des antagonismes locaux ou régionaux entre supporters. Peu de travaux se sont également intéressés à la logique même de l'activité des supporters, à leur organisation et à la gestion du supportérisme par les instances sportives et, à notre connaissance, aucune étude, dans un objectif d'appréhension des phénomènes de déviations et de violences, n'a essayé de comparer les supporters de différents sports dans leurs motivations, leurs habitus, leurs origines sociologiques.

UNE DÉMARCHE COMPARATIVE ET COMPRÉHENSIVE DES PHÉNOMÈNES DE VIOLENCES ET DE DÉVIANCES

Notre objectif a donc été d'essayer de comprendre et d'analyser les phénomènes de déviance et de violences chez les supporters de football en France à partir d'une étude comparative du supportérisme dans quatre sports distincts : trois dont nous dirons qu'ils sont sensiblement semblables, le basket, le football et le rugby, et un qui se différencie des autres, le volley-ball, d'une manière essentielle mais pas unique : la non interpénétration des espaces de jeu par les joueurs.

Le recours à une étude comparative a été justifiée très tôt par E. DURKHEIM pour qui il n'existe

« qu'un moyen de démontrer qu'un phénomène est cause d'un autre, c'est de comparer les cas où ils sont simultanément présents et absents, et de rechercher si les variations qu'ils présentent dans ces différentes combinaisons de circonstances témoignent que l'un dépend de l'autre » (1937, p. 124).

Postulant que le hooliganisme n'est pas induit par la position sociale des individus, mais, produit par eux, dans le cadre d'interactions, nous reprenons à notre compte l'aphorisme de H. GARFINKEL et nous considérons le « fait social hooliganisme » non pas comme une chose, **mais**, comme « un accomplissement pratique », résultant de la **manière dont les individus interprètent le monde**. Nous avons donc **cherché à mettre** en évidence les règles et le contexte, conditionnant les **interactions**, susceptibles d'engendrer le hooliganisme.

Dans cette approche résolument compréhensive du hooliganisme, deux théories de l'action nous ont semblé répondre à notre attente : d'une part la théorie de la désignation, et plus

particulièrement les travaux de H.S. BECKER (1963) et d'autre part les travaux dans le cadre de la sociologie des organisations de M. CROZIER et E. FRIEDBERG (1977).

Nous avons opté pour une démarche ethnographique et sociologique, en associant des techniques qualitatives (131 entretiens auprès de supporters, policiers, magistrats...), quantitatives (2 402 questionnaires auprès de spectateurs et de supporters) et un recueil de données diverses. Le recours à ces différentes techniques dans un but de compréhension est justifiée par M. WEBER pour qui :

« la compréhension d'une relation demande toujours à être contrôlée, autant que possible, par les autres méthodes ordinaires de l'imputation causale avant qu'une interprétation, si évidente soit-elle, ne devienne une « explication compréhensible valable » (1951, p. 303).

LES TERRAINS

Sept sites ont été retenus pour cette enquête :

Basket-Ball	Football	Rugby	Volley-Ball
CSP Limoges	Girondins de Bordeaux	CABBG	JSA Bordeaux
Elan Béarnais	Olympique de Marseille		
	PSG		
	Toulouse F.C.		

Figure 1: Sites de recherche¹⁵.

LE RECOURS À L'ENTRETIEN

Le recours à l'entretien semi-directif a été systématisé pour les supporters. Il nous a été en effet beaucoup plus aisé d'obtenir leur parole qu'une réponse aux questionnaires. H. CHAUCHAT souligne à ce sujet que « l'entretien semble mieux adapté que le questionnaire par exemple. Plusieurs facteurs peuvent intervenir, notamment la difficulté ou le refus de répondre à une série de questions définies à l'avance, ou le besoin d'établir un contact personnel pour répondre... Cela peut être le cas de populations marginales... »

15. CSP Limoges : Cercle Saint Pierre de Limoges ; Elan Béarnais : Club de Pau Orthez ; PSG : Paris Saint-Germain ; Toulouse F.C. : Toulouse Football Club ; CABBG : Club Athlétique de Bègles Bordeaux Gironde JSA Bordeaux : Jeunes de Saint Augustin de Bordeaux.

(1985, p. 153). Si nous dépassons l'acception péjorative que peut recouvrir ce terme et si nous ne retenons que l'idée d'une vie sociale différente de celle communément admise et vécue par la majorité de la population, il est vraisemblable que les supporters préfèrent parler à un interlocuteur qu'ils ont accepté plutôt que de répondre anonymement à un questionnaire vécu comme un jugement.

L'entretien semi-directif nous a permis en outre d'obtenir un certain nombre d'informations supplémentaires sur le fonctionnement des mouvements Ultras, les dispositifs policiers, les rôles et les fonctions de chacun... que nous n'aurions très certainement pas obtenu au moyen d'un entretien très directif, rappelant en cela, les propos d'E. MORIN, pour qui

« la fonction de l'entretien approfondi est de faire émerger la personnalité, les besoins essentiels, la conception de la vie de l'interviewé. Notre grand problème fut de diriger l'entretien vers des zones de non-directivité » (1984, p. 219).

La liberté de parole, laissée à l'interviewé permet également de dépasser le stade de l'inhibition, pour peu que l'on ne limite pas ses réponses.

CONFIANCE, CONGRUENCE¹⁶ ET SYMPATHIE : TROIS ÉTATS ESSENTIELS DANS LA RECHERCHE AVEC LES SUPPORTERS

Les recherches en sciences sociales ne sont pas des recherches de « sujet à objet » mais bien des recherches de « sujet à sujet » avec les interactions et l'intersubjectivité relationnelle que cela implique. Pour J. HABERMAS, dans un objectif de démarche compréhensive, d'interprétation du langage, du contexte et des actions « la relation entre un sujet qui observe et un objet est ici remplacée par la relation entre un sujet qui participe et un partenaire » (1968, p. 214).

La critique peut être simple : le positionnement du chercheur en tant que « partenaire », c'est-à-dire comme un membre non pas participant au sens strict du terme, mais comme témoin, accepté et privilégié, peut induire des distorsions dans la recherche et une perte d'objectivité due au non maintien de la « distance au rôle » nécessaire au chercheur.

16. C'est-à-dire le fait d'être authentique et réel, en adéquation avec ce que l'on est, ce que l'on pense. Pour lui, « l'adéquation au réel, ou l'authenticité, ou la congruence — peu importe quel terme vous souhaitez employer — est indispensable à une bonne communication, à une bonne relation » (C. ROGERS, 1969, p. 225).

Pour E. MORIN

« Le terrain est humain. L'enquêté est à la fois objet et sujet, et on ne peut éluder le caractère intersubjectif de tout rapport d'homme à homme. Nous pensons que la relation optimale requiert à la fois, d'une part, détachement et objectivation à l'égard de l'objet de l'enquête, d'autre part, participation et sympathie à l'égard du sujet enquêté. Comme le sujet enquêté et l'objet de l'enquête ne font qu'un, nous sommes amenés à être double » (*op. cit.*, p. 223).

Sur le terrain « supporters », plus encore peut-être que sur tout autre, la relation de confiance et de sympathie est indispensable au travail de recherche pour faire émerger les connaissances et l'expérience dont nous avons besoin pour mener à bien notre travail. Ce ne doit cependant pas être un calcul, une attitude artificielle, que les supporters, loin d'être des « idiots culturels », repèrent très rapidement. Ils ont en effet fait l'objet de la part de journalistes et de chercheurs de multiples demandes, de nombreuses critiques, de maints jugements et d'innombrables déformations de leurs propos. Ils sont par expérience, et non par nature, défiants et méfiants et il convient pour mener à bien les investigations de recevoir leur assentiment, synonyme de collaboration et d'aide.

Cet assentiment s'obtient hiérarchiquement, et cela d'autant plus que le groupe est fortement organisé, structuré, hiérarchisé. L'assentiment est donné par le leader du groupe. Sans son acquiescement aucun élément du noyau dur, c'est-à-dire ceux qui ont une grande expérience du supportérisme sous toutes ses formes, de sa genèse, de sa mise en scène comme de ses excès, ne répondra à vos questions. La rencontre avec les leaders est fondamentalement déterminante pour la suite de la recherche.

Il y a un moment difficilement explicable, non palpable, une sorte de rupture qui s'opère dans la relation de type formelle, qu'est le rendez-vous accordé à l'apprenti-chercheur, vers une collaboration qui s'amorce progressivement.

Pour expliciter ces propos nous prendrons trois exemples distincts dont un qui constitue ce que nous pouvons qualifier « d'acte manqué ».

Le premier exemple se situe à Bordeaux en 1996, nous demandons à R, leader d'un des groupes Ultras de le rencontrer ; nous discutons par téléphone du travail sur la violence et il nous fixe un rendez-vous auquel il ne viendra pas ; trois fois le rendez-vous sera remis. Le quatrième sera le bon : nous parlons de supportérisme durant quatre heures, sans jamais aborder la question de la violence,

il nous dresse un historique du mouvement Ultra en France, de son groupe, de la culture de celui-ci, de ses motivations... Quelques temps plus tard, il nous recontacte et nous propose de venir au stade avec lui, au sein du groupe, pour voir comment se déroule une rencontre. En rejoignant le groupe, nous signons notre acceptation. Il nous présente aux autres membres. Par la suite, nous nous reverrons plusieurs fois et de lui-même il nous parlera de la violence, de son comportement personnel, de sa condamnation pour faits violents et nous introduira auprès des membres qui composent le noyau dur de son groupe.

Deuxième exemple Marseille, 19 janvier 1997, un rendez-vous près du vieux port au bar « Le Pitheas » avec Z, responsable d'un groupe particulièrement connu pour sa violence. Nous arrivons à trois dans le bar à 9 h et nous nous présentons au tenancier. « Il n'est pas là, il va venir ! ». Le téléphone sonne et le responsable de l'établissement répond d'une manière curieuse : « non, tout va bien pas de problème, c'est bon... ». Il se tourne alors vers nous et nous dit : « il arrive ! ». Z entre, nous discutons durant plus d'une heure du supportérisme, de Marseille, des groupes marseillais, et brusquement il nous demande si nous sommes intéressés pour aller au local. La réponse est positive bien sûr. Nous nous y rendons. Le local se situe dans le quartier du « Panier » et là il nous explique qu'il se méfie : les supporters parisiens ont mis sa tête à prix, nous parlons de violence, de sa convocation prochaine au tribunal... Notre collaboration sera ininterrompue depuis et son aide dans cette recherche, tant au niveau des étudiants qui ont collaboré à notre travail que de nous-même, sera continue.

Troisième exemple, 29 janvier 1997, une rencontre avec M, responsable d'un autre groupe marseillais. Un des étudiants veut s'y rendre seul, le rendez-vous avait été plusieurs fois reporté. La rencontre a finalement lieu dans un contexte particulièrement difficile, dans le stade de Valence, durant un match de coupe, joué sur terrain neutre. L'ambiance est électrique. M. accueille cet étudiant, qui lui présente la recherche sur l'unique thème de la violence. M. lui répond qu'il n'a rien à en dire, que de toutes les façons, il faut qu'il en parle aux autres membres de son groupe, qu'il faut leur accord... La collaboration ne se fera jamais.

Ainsi la première rencontre fut chaque fois déterminante pour notre travail, la congruence dont nous pouvions faire preuve, ressentie par les supporters, la sympathie qui d'emblée nous liait, ou non, était le fondement de notre collaboration et de nos échanges, et

pour nous prémunir des éventuelles critiques formulées plus haut, nous faisons nôtres les propos d'E. MORIN, à savoir que « la dissociation scientifiquement indispensable entre observation et participation est une dissociation intellectuelle qui n'exclut pas la participation affective » (*op. cit.*, p. 223).

Si notre sujet de recherche pose problème aux supporters, ce n'est pas la partie dont ils sont le plus fiers, mais, loin de nier les actes de violence dont ils font parfois preuve, ils acceptent volontiers d'en parler, mais ce ne peut être en aucun cas l'objet de la première conversation ou des premiers instants de la rencontre. De surcroît, ils tiennent à ce que ces actes soient contextualisés et relativisés par rapport à leurs autres actions de supporters.

A l'inverse nous pouvons même dire qu'ils sont surpris lorsque nous les entretenons de supportérisme sans aborder le problème de la violence. A titre d'exemple, un étudiant a souhaité, cette année, se rendre à Marseille afin de travailler sur les histoires de vie des leaders Ultras. Nous l'avons introduit auprès de ceux avec lesquels nous travaillons depuis deux années maintenant. A la fin d'un des entretiens, dont l'objet était la genèse de sa passion, la place qu'occupait son action de supporter dans sa vie personnelle, ce supporter étonné lui dit : « mais tu ne m'as rien demandé sur la violence ». Cette remarque sibylline montre bien qu'il ne s'agit nullement d'un sujet tabou dont les supporters refusent de parler mais elle doit simplement occuper la place qu'elle représente pour eux dans leur action militante.

Ces remarques, pour philosophiques qu'elles soient, nous semblaient indispensables à formuler, car au fondement même de notre travail de terrain. Qui plus est les choix épistémologiques et méthodologiques, la position que nous adoptons en tant que chercheur induit et influence obligatoirement les résultats et nous nous devons d'en rendre compte

LES APPORTS DE CETTE RECHERCHE

Un déterminisme social nuancé

Les violences inhérentes aux foules sportives du football ne sont assimilables ni aux phénomènes sociaux ni à des phénomènes de classe. Le déterminisme social mis en évidence dans certaines études et travaux antérieurs ne se vérifie pas sur les sites étudiés. Il n'existe pas en France de déterminisme patent et axiomatique même si quatre valeurs de participation aux affrontements sont supérieures

à la répartition équiprobable : les employés pour 3,88% de plus, les ouvriers pour 1,73%, les chômeurs pour 10,78% et les étudiants pour 9,3%.

Ce n'est pas non plus un phénomène de société. Comme nous l'ont montré B. JEU (1992, 1975), N. ELIAS et E. DUNNING (1986), H. BREDEKAMP (1998), J.-P. THUILLIER (1996), ces violences ne sont pas l'apanage du seul XX^e siècle. La violence existe dans et autour des stades depuis les temps les plus reculés et depuis que le sport est spectacle.

On ne peut pas dire enfin, en paraphrasant E. DEBARBIEUX (1996), que la sociologie de la violence des foules sportives soit une sociologie de l'exclusion et de l'ethnicité. Comme le montre fort bien le film I.D.¹⁷ n'importe qui peut devenir hooligan.

La finalité des supporters n'est pas la violence quand bien même l'objectif de certains déplacements suit parfois une logique de vendetta. Leurs excès de langage et de comportement ne sont souvent rien d'autre que l'équivalent des rites dionysiaques qui entouraient les jeux anciens. La violence est une partie culturelle, historique, intégrale et intégrative de chacun de ces groupes. Violences et déviances sont en fait le résultat d'un « accomplissement pratique » et d'interactions subtiles et complexes, d'un jeu et d'une relation de pouvoir – comprenant une volonté de prestige, de reconnaissance et de réussite – entre les groupes mais également entre les différents acteurs qui interviennent dans le football et dans le contrôle des foules.

A qui appartient le football ? A ceux qui le considèrent comme un sport populaire avec toutes les déclinaisons sémantiques de ce mot ? Ou bien aux notables, capitaines d'industrie qui apportent argent, relations, honorabilité et qui transforment peu à peu ce sport en un spectacle acidulé et réservé, peut-être prochainement aux « non supporters » ? Les violences ne sont cependant pas comme le proposait W. VEUGELERS (1981) « un combat pour la préservation du football au sein de la classe ouvrière » mais elles trouvent leur

17. I.D. Identity Document. Film qui retrace l'infiltration d'un groupe de hooligans par un jeune policier qui deviendra petit à petit lui-même hooligan. Le réalisateur dit de ce film : « Ce n'est pas tellement le hooliganisme qui m'intéressait [...] mais, à la racine de cette histoire, quelque chose dans l'itinéraire psychologique de John me plaisait : qu'il devienne cette espèce de brute qu'il doit logiquement jouer à être et qu'on comprenne que ça pourrait arriver à chacun d'entre nous » (P. DAVIS, réalisateur, note de production, 1997).

ancrage dans le vide social laissé par les dirigeants de clubs, par manque de relation, de collaboration, d'encadrement ou tout simplement « d'accompagnement » de ces jeunes supporters.

Ce n'est pas en effet en aidant les supporters « violents » ou « déviants » à échapper aux condamnations qu'ils encourent, ce n'est pas en fermant les yeux sur certaines exactions, ou encore en facilitant le franchissement de quelques interdits par crainte ou afin de ne « pas entendre les lazzis, les sifflets, les slogans hostiles [...] » (Délégué à la Sécurité d'un club de football professionnel, p. 8) que le problème sera résolu. Cette attitude ne fait qu'accroître le « no man's land » dans lequel ou grâce auquel les exactions se commettent renforçant ainsi l'impression chez les supporters que le stade est un espace social doté d'une sorte d'extraterritorialité où les conflits peuvent se régler en interne.

Ce vide, ce laisser-aller, ce laisser-faire, cette « complicité » ou cette mansuétude de la part des dirigeants n'est pas sans nous rappeler les propos et travaux d'E. DEBARBIEUX (1996) sur la violence en milieu scolaire. Celle-ci trouve son origine préférentiellement dans les collèges et lycées où existent un conflit d'équipe et un déficit en matière de projet d'établissement.

Et si c'était cela le fondement de ces phénomènes de violences : l'absence de contrat et de projet commun qui ferait pourtant du football réellement un « fait social total » (M. MAUSS, 1923) prenant en compte la société sportive dans son intégralité. Car, inclure, collaborer, reconnaître n'est-ce pas une autre manière de mettre en place des droits et des devoirs, des possibles et des interdits ?

ALORS QUI SONT LES SUPPORTERS VIOLENTS ?

Les relations entre les différents groupes, la mise en exergue des conflits intergroupes, la compétition et le jeu auxquels ils se livrent montrent qu'à l'évidence cette violence loin d'être le fait d'éléments isolés ou extérieurs au football est bien l'expression de logiques communautaires. On ne peut que constater que si 100% des supporters ne deviennent pas hooligans à l'inverse 100% des hooligans sont bel et bien des supporters. L'utilisation de stéréotypes ou de stigmates à l'usage des groupes adverses, le sentiment de loyauté et de solidarité au sein de chacun des groupes, le développement de sentiments hostiles et belliqueux à l'encontre des groupes adverses, tout comme les menaces que ces derniers sont censés faire peser en permanence sur le groupe auquel on appartient,

tout est compétition et prétexte à différenciation. Le supportérisme Ultra est un modèle centripète de la violence : de la provocation à la vendetta, de la stigmatisation de l'adversaire au « caillassage » des bus, les relations intergroupes sont bâties sur fond de violence. Celle-ci fait partie de la culture de chaque groupe ; ce n'est pas pour la majorité d'entre eux la finalité première, mais elle en fait partie en ce sens que le supportérisme inclut aujourd'hui une part de risque et de violence potentielle ainsi qu'une part de danger dans les déplacements. Ces divergences et ces affrontements entre groupes participent à la construction et au renforcement identitaire de chacun d'entre eux en ce que G. DEVEREUX nomme une « acculturation antagoniste ». Ne plus être différent, ne plus se distinguer, n'est-ce pas tout simplement supprimer le supportérisme et faire des supporters non pas les « spectateurs » exclusifs d'une équipe et d'un club mais les « spectateurs » d'un sport. Dans ce contexte, la violence ne trouverait pas d'ancrage, car les supporters seraient alors d'accord sur l'essentiel : le sport.

Si la question du déterminisme social n'est pas un facteur essentiel du recours à la violence, l'âge semble posséder par contre ce caractère discriminant en matière de publics violents. « La distance au rôle », la volonté de voir son équipe gagner avec une certaine éthique, le faible rôle que l'on se voit jouer dans la victoire, opposent les publics en terme de catégories socioprofessionnelles mais également par les générations qui les composent. Les passions de supporters divisent clairement les publics « jeunes » et « vieux ». Les jeunes supporters du football s'inscrivent dans un « modèle passionnel » de supportérisme où les valeurs sont la région, la ville, l'équipe, le groupe, le désir de gagner... Les supporters des autres sports viennent pour leur part consommer en famille ou entre amis, convivialement, un sport qui est avant toute chose, pour eux, un spectacle.

Les supporters du football excluent toute convivialité et tout dialogue avec les supporters adverses. Ce constat n'est pas sans nous rappeler les propos de B. JEU (1977) pour qui la compétition ne prend fin non pas au coup de sifflet final mais à l'occasion de rites qui marquent la fin du sacrifice qui vient de se jouer. Ne faut-il pas concevoir alors le manque de convivialité revendiquée et le recours à la violence comme le fait de marquer l'infinitude de la compétition ? E. WEIL (1996) et P. RICOEUR (1998) nous rappellent pour leur part que l'absence de dialogue entraîne la violence, le dialogue n'étant pas autre chose que la négation de la violence.

Si l'âge joue un rôle prépondérant dans le recours à la violence, ce n'est pas au sens criminologique du terme qu'il faut l'entendre. A l'âge de l'entrée dans la vie adulte, à la période de l'autonomisation de la jeunesse correspond une motivation parmi ces publics juvéniles à gagner, à réussir et à jouer un rôle très important et valorisant dans la victoire de l'équipe, une identification très forte à l'équipe et au club. C'est dans cette période transitoire de la vie (O. GALLAND 1997, 1998) qui voit des jeunes passer du statut d'adolescents respectueux des contraintes familiales au rôle social d'adulte qu'ils joueront quelques années plus tard, que s'inscrit tout à la fois la volonté de participer à la grande aventure du supportérisme, de réaliser des actions distinctes des adultes mais également les excès inhérents aux rivalités sportives et groupales. Le stade est un espace de liberté dans lesquels ces jeunes viennent s'extérioriser, crier une joie de vivre ou exprimer une rage d'être, voire un désir de paraître. C'est très certainement un des derniers espaces tolérés de débridement des émotions, des affects et des pulsions.

Ces propos nous ramènent inexorablement vers le déni de reconnaissance mais également d'encadrement de ces jeunes supporters par les instances du football qui ne se sont en fait occupées ou intéressées à eux qu'à partir du moment où ils pouvaient poser un problème non pas d'ordre public mais en reprenant les propos de S. ROCHE (1996) « d'ordre en public », à un moment où l'image du football pouvait être ternie par les événements violents qui se donnaient à voir dans ou à proximité de nos stades. Cette réflexion axiologique met en exergue la complexité d'une situation où s'opposent la nécessité pour le football d'assumer l'engouement qu'il a suscité – volontairement et/ou involontairement – auprès de ces publics juvéniles et la revendication de ces jeunes supporters à une complète autonomie vis-à-vis des dirigeants.

Est-il possible de parler, après avoir évoqué la compétition et les rivalités intergroupes, et après avoir assimilé le supportérisme au football à un « modèle passionnel », de catharsis pour ces publics ? Le football entretient le paradoxe par des règles tout à la fois simples et ambiguës puisqu'elles jugent tout à la fois de la faute et de l'intentionnalité de celle-ci. Passion et passionnel s'y mélangent mais n'est-ce pas l'essence même du supportérisme. Si la catharsis est incertaine en ce qui concerne les supporters il convient cependant de remarquer que toutes les défaites ne sont pas suivies d'incidents, pas plus que les équipes mal classées ou relégables ne sont celles où les supporters se comportent le plus violemment. La mesure de l'effet

produit par le spectacle sportif, outre la comparaison entre incidents avant les matches ayant une importance sportive certaine – qualification ou relégation – mérite d'être poursuivie de manière plus fine. La méthodologie mise en œuvre à ce niveau fixe les limites à l'interprétation de la mimésis ou de la catharsis du spectacle sportif au regard des actes de violences des supporters.

Le discours des supporters montre bien que les actes de violences ne se produisent plus dans les stades mais n'ont pas pour autant disparu. Les récents événements entre supporters marseillais et bordelais¹⁸ ont confirmé qu'ils perduraient aux abords de ceux-ci et en-dehors du périmètre de sécurité. Le contrôle social mis en place n'a pas joué le rôle escompté par les politiques à savoir l'annihilation du phénomène mais n'a fait que le déplacer. Les supporters entrent toujours des stylos-fusées dans les stades, se déplacent parfois avec des battes de base-Ball...

Si les supporters reconnaissent avoir parfois recours à la violence ils dénoncent cependant l'amalgame qui est fait entre les interdits énoncés par la loi Alliot-Marie (fumigènes, état d'ivresse...), l'action de supporter et le hooliganisme. Les prescriptions formulées par la loi ont transformé ces publics en déviants et délinquants par le simple fait d'être des supporters.

Pour l'ensemble de ces raisons le hooliganisme est bien un « accomplissement pratique », le résultat de la manière dont les individus supporters interprètent le monde qui les entoure : dirigeants, policiers, supporters adverses...

LES LIMITES DE CE TRAVAIL DE RECHERCHE

Après l'exposé sommaire de ces résultats il n'est pas inutile de poser les limites de notre propre travail et d'en faire une critique a posteriori de manière à ne pas tomber dans le dogmatisme.

Tout d'abord il ne s'agit pas d'un travail « fini » tout au plus avons nous par cette analyse jeté les bases d'un travail à développer, évacué quelques hypothèses ou représentations non fondées, modifié l'appréhension du hooliganisme et la manière d'en aborder l'étude. Mais, si « une vérité a été révélée, elle l'a été et elle ne l'est plus pour la seule raison qu'elle l'a été » (E. WEIL, *op. cit.*, p. 384). Si notre travail présent est provisoirement « fini », il est également temporellement spatialement situé et contextualisé. Il est donc par conséquence déjà dépassé.

18. Septembre 1998.

Le dispositif d'enquête nous permettait un comparatisme qui se voulait et se devait être raisonnable et raisonné. L'échantillonnage est moins en cause dans cette étude que le choix même des terrains.

En interrogeant le public d'un seul club en volley-ball et en rugby nous avons, en ce qui concerne ces sports, davantage encore que pour le basket-ball et le football, un recueil de données qui est fortement situé et contextualisé. Les comparaisons et les typologies mises en évidence trouvent leurs limites dans le choix même de ces terrains marqués par leur empreinte sociale. On ne peut pas en effet raisonnablement penser que les JSA et le CABBG sont respectivement représentatifs du volley-ball et du rugby français.

A un degré moindre, cela reste cependant vrai également pour le basket-ball et le football. Pour le premier nommé, notre étude a porté sur des clubs dont la rivalité sportive ces dernières années n'est plus à démontrer. Quant au second, nous ne nous sommes intéressés, bien à notre corps défendant en ce qui concerne le PSG, qu'à des clubs du Sud ou du Sud-Ouest de la France où le supportérisme est avant toute chose un supportérisme sur le modèle italien et non anglais.

Il reste cependant une question qui ne nous est apparue que tard dans cette enquête, faute peut-être du recul nécessaire à l'apprenti chercheur que nous sommes, tout entier contenu dans son objet de recherche et pris par ce dernier : il s'agit d'une question sociologique qui est celle de la catégorie socioprofessionnelle des parents des supporters « violents » interrogés. Cette question rejoint l'hypothèse de la contre-mobilité sociale émise par E. DUNNING *et al.* (1989) et pourrait éventuellement permettre de juger si la violence de certains éléments en situation sociale jugée « normale » — étudiants par exemple — pouvait trouver son ancrage dans une situation sociale familiale plus précaire. Nous avons donc commencé tardivement à recueillir sur une partie de nos entretiens — mais non de nos questionnaires — la profession des parents qui semble sur des données très faibles (57 personnes) se répartir statistiquement d'une manière équinormale en fonction de la population mère. Mais ce point mérite entre autres grandement d'être approfondi.

BIBLIOGRAPHIE

- ARMSTRONG G. HOBBS D. (1994), *Tackled from behind*, in *Football, violence and social identity*, GIULIANOTTI (R.), BONNEY (N.), HEPWORTH (M.), Routledge, p. 196-228.
- ARMSTRONG G. HARRIS R. FRANKENBERG R. (1991), *Football boogigans : theory and evidence*, *The sociological review* 39-3 p. 427-458.

- BACHELARD G. (1938), *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin.
- BECKER H. S. (1963), *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, édition 1985.
- BODIN D. (1999), *Le booliganisme en France in Stades et supporters : de la violence à la prévention des dérives passionnelles*, Bruxelles, Sport, 165-166, p. 38-118.
- BODIN D. (1999), *La non application des normes comme vecteur de la violence*, Limoges, Revue juridique et économique du sport, 51 p. 139-149.
- BODIN D. (1999 sous presse), *40 ans de construction sociale de l'objet in Actes du colloque d'histoire du sport 27-29 octobre 1999 à Bordeaux*, Paris, L'harmattan.
- BODIN D. (1999), *Le booliganisme en France : vérités et mensonges*, Paris.
- BODIN D. (1999 sous presse), *Supporters ultras et violences : les différences entre football et basket-ball à partir de l'exemple aquitain in Sport de haut niveau et sport professionnel en région(s)*, Maison des sciences de l'homme de Bordeaux.
- BOUDON R. (1991), *La « mesure statistique » : un contrepois à l'idéologie*, in *La mesure de la délinquance*, Les cahiers de la sécurité intérieure IHESI, 4, p. 7-9.
- BOUDON R. (1986), *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris, Fayard.
- BOUDON R. BOURRICAUD F. (1982), *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, PUF, 3^e édition 1990.
- BOURDIEU P. (1984), *Comment peut-on être sportif in Questions de sociologie*, Paris, Les Editions de Minuit.
- BREDEKAMP H. (1998), *La naissance du football : une histoire du Calcio*, Frontières.
- CHALUMEAU E. (1995), *Bilan analytique des études de l'IHESI (1990-1995) in Médias et violence*, Les cahiers de la sécurité intérieure, IHESI, 20, p. 165-174.
- CHALUMEAU E. PORCHER R. (1991), *Réflexions pour une comparaison entre les statistiques policières de criminalité en Angleterre, Allemagne et France in La mesure de la délinquance*, Les Cahiers de la Sécurité Intérieure, IHESI, 4, p. 141-168.
- CHANGEUX J-P. RICOEUR P. (1998), *Ce qui nous fait penser : la nature et la règle*, Paris, Odile Jacob.
- CHAUCHAT H. (1985), *L'enquête en psycho-sociologie*, Paris, PUF, 3^e édition 1995.
- CLANCHE P. (1998), *Football, instabilité et passion in Le spectacle du sport*, Paris, Seuil Communications, 67, p. 9-23.
- CLARCKE J. (1978), *Football and working class fans*, in R. INGHAM et al, *Football hooliganism*, InterAction, p. 37-60.
- CLARCKE J. (1973), *Football hooliganism and the skinheads*, Birmingham, Center for contemporary cultural Studies.
- COMERON M. (1992), *Sécurité et violence dans les stades de football*, Revue de droit pénal et de criminologie vol. 72, 9/10, p. 829 à 850.
- CROZIER M. FRIEDBERG E. (1977), *L'acteur et le système*, Paris, Seuil.
- DEBARBIEUX E. (1996), *La violence en milieu scolaire : état des lieux*, Paris, ESF.
- DEVEREUX G. (1972), *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Paris, Flammarion.
- DUFOUR-GOMPERS R. (1992), *Dictionnaire de la violence et du crime*, Toulouse, ERES.
- DUNAND M. (1987) *Violence et panique dans le stade de football de Bruxelles en 1985 : approche psychosociale des événements*, Revue de droit pénal et de criminologie, 5, p. 403-440.
- DUNNING E. MURPHY P. WILLIAMS J. (1989), *The roots of football hooliganism. An historical and sociological study*, London, Routledge.
- DURKHEIM E. (1937), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 9^e édition 1997.
- EHRENBERG A. (1991), *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Levy.
- ELIAS N. DUNNING E. (1986), *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, traduction française 1994.

- GALLAND O. (1998), *Les valeurs de la jeunesse*, Sciences Humaines, 79, p. 26-29.
- GALLAND O. (1997), *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Colin.
- GIULIANOTTI R. (1995), *Participant observation and research into football hooliganism : reflections on the problems of entree and everyday risks*, *Sociology of Sport Journal*, p. 1-20.
- HABERMAS J. (1968b), *Connaissance et intérêt*, Paris, Gallimard, traduction française 1976.
- HARRINGTON J (1968), *A preliminary report on soccer hooliganism to Mr Denis HOWELL*, Minister of sport, HMSO.
- HERITIER F. (1996), *De la violence*, Paris, Odile Jacob.
- IRLINGER P. LOUVEAU C. METOUDI M. (1988), *Les pratiques sportives des français*, Paris, INSEP.
- JEANNEL A. (1998), *L'enseignement universitaire : un statut d'enseignant chercheur; une demande sociale, des politiques publiques, un public étudiant*, *Les recherches enseignées en espaces francophones*, 1, p. 11-35.
- JEU B. (1992), *Analyse du sport*, Paris, PUF.
- JEU B. (1977), *Le sport, l'émotion, l'espace*, Paris, Vigot.
- JEU B. (1975), *Le sport, la mort, la violence*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- LALLEMENT M. (1993), *Histoire des idées sociologiques : de Parsons aux contemporains*, Paris, Nathan.
- LATOURET B. (1989), *La science en action*, Paris, La Découverte.
- LEYENS J-P. RIME B. (1988), *Violence dans les stades : la réponse des psychologues*, *La Recherche*, 198, p. 528-531.
- MARSH P. (1978), *Aggro, the illusion of violence*, Londres, Dent and Ltd.
- MARTINEZ J-P. (1998), *La pratique des recherches enseignées : le cas exemplaire d'une démarche pédagogique dans un cours de 1^o cycle sur les difficultés en langage écrit*, *Les recherches enseignées en espaces francophones*, 1, p. 99-113.
- MAUSS M. (1923), *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques in Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 7^e édition 1997, p. 143-279.
- MENDIAGUE F. (1993), *L'église et les interdits religieux du jeu : basard, passion et désordre du XV^e au XVII^e siècle*, *Grenoble, Staps*, 32, p. 57-66.
- MIGNON P. (1993) *La société du samedi : supporters, ultras et hooligans - étude comparée de la Grand-Bretagne et de la France*, rapport Institut des Hautes Etudes de la Sécurité Intérieure.
- MORIN E. (1984) *Sociologie*, Paris, Fayard, édition 1994.
- MOSCOVICI S. (1998) *Fécondités, limites et échecs de la pratique interdisciplinaire in Interdisciplinarités : le genre humain*, Paris, Seuil, p. 15-29.
- POCIELLO C. (1995) *Les cultures sportives*, Paris, PUF.
- POCIELLO C. (1981) *Sports et société, approche socioculturelle des pratiques*, Paris, Vigot.
- ROBERT P. AUBUSSON DE CAVARLAY B. POTIER M-L. TOURNIER P. (1994) *Les comptes du crime : les délinquances en France et leurs mesures*, Paris, L'Harmattan.
- ROCHE S. (1996) *La société incivile : qu'est-ce que l'insécurité ?* Paris, Editions du Seuil.
- ROGERS C. (1969) *Liberté pour apprendre*, Paris, Dunod, traduction française 1976.
- TAYLOR I. (1973) *Soccer consciousness and soccer hooliganism*, in COHEN S. *Images of deviance*, Harmondsworth Penguin, p. 163-164.
- TAYLOR I. (1971) *Football mad : a speculative sociology of football hooliganism*, in DUNNING E. (éd), *The sociology of sport*, p. 357-377.
- THOM R. (1980) *Aux frontières du pouvoir humain : le jeu in Modèles mathématiques de la morphogénèse*, Paris, C. Bourgois, chapitre. 17, p. 301-311.
- THUILLIER J-P. (1996) *Le sport dans la Rome Antique*, Paris, Errance.

- TRANTER N.L. (1995) *The Cappelow riot and the composition and behaviour of soccer crowds in Late Victorian Scotland*, The international Journal of the History of Sport, 1995-3 vol. 12, p. 125-140.
- TRIVIZAS E. (1980) *Offences and offenders in Football crowd disorders*, British Journal of Criminology, 20.
- VAN LIMBERGEN K. ARDANT P. CARCASSONNE G. PORTELLI H. (1992) *Aspects sociopsychologiques de l'hooliganisme : une vision criminologique*, Pouvoirs, 61, p. 117-130.
- VEUGELERS W. (1981) *Wie zijn de echtevoetbalsupporters ? Oorzaken en achtergronden van voetbalvandalisme*, Psychologie en Maatschppij, p. 267-289.
- WALGRAVE L. VAN LIMBERGEN K. (1988) *Le hooliganisme belge : description et essai de compréhension*, Revue interdisciplinaire d'études juridiques, n° spécial, p. 7-31.
- WEBER M. (1951) *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Pocket, édition 1992.
- WEIL E. (1996) *Logique de la philosophie*, Paris, Vrin.
- ZANI B. KIRCHLER E. (1991) *When violence overshadows the spirit of sporting competition : italian football fans and their clubs*, Journal of community and applied social psychology, vol. 1, p. 5-21.
- ZIMMERMAN M. (1987) *La violence dans les stades de football : le cas de l'Allemagne Fédérale*, Revue de droit pénal et de criminologie, 5, p. 441-463.